

20 janvier 1892.

Cavalerie rustique?... Qu'est-ce que ça peut-être? mon Dieu, qu'est-ce que ça peut-être?

Il est vrai qu'il a des gens prétentieux, qui disent: *Cavalleria rusticana*, mais ça ne m'explique pas davantage. Alors la pièce serait en Italien? Je ne comprends pas très bien l'Italien, cependant *Cavalleria rusticana*, ça doit être une monture rustique... peut-être un bourriquet. Cherchons le bourriquet.

J'en étais là de mes réflexions – réflexions qui m'avaient doucement occupé tout le long du boulevard Sébastopol, lorsque je suis entré dans la salle pimpante de M. Carvalho. Jolie chambrée; on voit que *le prince* se mêle de la composition: d'Haussonville, d'Harcourt, Pastrée, Decaze, Troubetzkoï, Ganay, Hatisbonne, partout au bout de la lorgnette on trouve un nom connu, ou une silhouette de clubman.

A neuf heures moins le quart, le spectacle commençait par les: *Noces de Jeannette*:

Ma pauvre âme est pleine
D'un mortel souci...

C'était rustique, mais il n'y avait pas de cavalerie, et pas le moindre bourriquet. A dix heures, le large dos de M. Danbé s'agitait, dos muni à droite d'un bras qui bat la mesure, et à gauche d'un autre bras qui apaise les flots irrités, puis après une longue, longue ouverture écoutée avec un recueillement profond – nous sommes des respectueux – la toile s'est levée, nous montrant un ravissant décor: une place italienne bien ensoleillée, avec une perspective de rues surmontées d'arcades, à gauche une *Osteria* ou un *caboulotto* si vous préférez; à gauche une église dont le parvis est tout garni de fleurs.

Au son des cloches qui tintent joyeusement, les paysans arrivent et la place s'emplit de monde et de bruit. Les femmes, avec la jupe écarlate, le corsage de velours, le tablier à fleurs, viennent apporter des roses au brave bedeau qui attend sous le porche; les hommes, avec des chapeaux pointus – tous fumistes, sans doute – déposent des gerbes de blé le long des colonnes.

Il y a des marchands d'oranges, des enfants qui sement des pétales sur les marches de l'église, des buveurs qui s'attablent, c'est un grouillement, un méli-mélo de couleurs éclatantes qui amuse l'œil.

Sans doute on a dénoncé les traités de commerce, car tous ces gens-là disparaissent, rien ne va plus, et nous voyons apparaître Santuzza (madame Calvé). Physionomie attachante, cheveux drus, très noirs et plantés bas sur le front, sourcils arqués et très fournis. Ce qui est un signe de jalousie – j'ai vu ça tout de suite – et des yeux superbes. Elle raconte à

GIL BLAS, 21 janvier 1892.

sa belle-mère qu'elle est dévorée par la jalousie – quand je vous le disais. – Et elle chante avec tant d'âme qu'elle se fait beaucoup applaudir.

Entrée d'Alfio (Bouvet), suivi d'une bande de cochers, le fouet suspendu au cou – une grève sans doute. Il paraît ravi de son métier, alors il n'est pas de l'Urbaine; il chante:

Ah! le joli métier que celui de charretier!

Auriez-vous jamais cru le métier aussi ravissant? Un Bouvet et dix-neuf charretiers, ça fait vingt charretiers. Ils disparaissent et sont bientôt remplacés par Torrido [Turiddu] (Gibert) avec une culotte de zouave, sans doute parce que la chaleur est également torrido. Sa femme en profite pour lui faire une longue, longue rescène de jalousie, pendant laquelle le public salue avec satisfaction quelques réminiscences de *Faust* et du *Pré aux Clercs*. D'ailleurs, nous la voyons paraître, la cause de la jalousie, sous les traits très charmants de Lola, aguichante en diable, avec son corselet de velours, ses bras nus, sa jupe rouge et la grosse touffe de fleurs écarlates passées dans l'entre-bâillement du corsage. Elle nous dit ces vers simples, relevés par la musique de M. Mascagni:

J'arrive en ce moment
De chez le maréchal-ferrant.

Puis, elle entre à l'église, suivie bientôt par Torrido [Turiddu], malgré les objurgations de Santuzza, qui décidément doit s'appeler Cramponetta. On rappelle les artistes... Et le bourriquet? Attendez donc!

Trois coups pour indiquer le second acte, et au son des cloches, nous revoiyons le premier tableau... Seulement, au lieu d'entrer à l'église, les paysans en sortent, et parmi eux beaucoup de cochers... des hommes de fouet.

On s'attable, et M. Gibert entame un brindisi – je l'aurais parié!

Vive le vin qui brille,
Dans mon verre qui scintille!

motif entremêlé de phrases sur l'air: *J'ai du bon tabac...* ce qui surprend un peu.

Scène violente entre Alfio et Torrido [Turiddu], tout ça, c'est des histoires de femme, et Bouvet mord l'oreille de Gibert. En Italie, cela remplace, paraît-il, l'échange de cartes. Quand on veut déposer à Rome une carte de visite chez quelqu'un, on mord l'oreille de la concierge. Quel drôle de pays!

Il en résulte, bien entendu, un duel au couteau à la cantonade, ce après quoi, avec de grand cris, nous apprenons que Torrido [Turiddu] est mort.

GIL BLAS, 21 janvier 1892.

Gros succès pour les quatre artistes, et en particulier pour madame Calvé, des plus dramatiques.

En en rentrant, j'ai pris un cocher patibulaire, avec un fiacre extravagant et un cheval de l'apocalypse qui est parti cahin-caha!

... Une *cavalleria* tout ce qu'il y a de plus *rusticana*.

GIL BLAS, 21 janvier 1892.

Journal Title:	GIL BLAS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	21 JANVIER 1892
Printed Date Correct:	Yes
Title of Article:	LA SOIRÉE PARISIENNE
Subtitle of Article:	<i>CAVALERIE RUSTIQUE</i>
Signature:	MONOCLE
Pseudonym:	MONOCLE
Author:	Ferdinand Bloch
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None